

CE QUI MANQUE

Une exposition de Sylvie Blocher

Écrits d'étudiants.

Visite du 25 Février 2015

Salle Michel Journiac,

Université Paris 1, UFR 04 Arts., 47/53 rue des Bergers, 75015.
Licence 3/Arts Plastiques. Cours de médiation.

Texte réunis par Françoise Julien-Casanova, Maître de conférences.

Julie AGBESSI

Ce qui me touche

Dans l'exposition de l'artiste française Sylvie Blocher, à la galerie Michel Journiac, ce qui m'a premièrement touchée c'est avant tout la série de photographies « *Calais* ». J'ai été tout à fait frappée par la couleur et les choix des dispositions chromatiques. Le fait de tracer frontalement des mots sur les photographies de mannequins noirs - des mots écrits avec une peinture orange sanguine qui contraste sur le noir et blanc - nous place directement face à des enjeux plastique et sociaux. Cependant le découpage irrégulier des mots inscrits, qui énoncent de façon irrégulière les noms de camps de réfugiés, dévalorise l'image de fond dont

l'esthétique brillante est celle des revues de mode.

Concernant la vidéo « *What is missing* », mes réactions ont été moins immédiates. Il m'a fallu la regarder une seconde fois et prendre du recul pour y trouver un intérêt esthétique. Par son sujet même, « *What is missing* » penche à mon goût vers la vidéo de reportage. Néanmoins, son dispositif de dédoublement de l'image et des personnages interviewés relève indubitablement d'un travail et d'une réflexion plastiques.

Kénia ALAMARAZ

« Paroles vivantes »

Les séries photographiques «*Calais*» ont su attirer mon attention d'un point de vue esthétique et symbolique. Ce que j'ai trouvé pertinent dans ces séries est le rapport du texte et de l'image, lesquels sont complémentaires : l'écrit est rapporté sur l'image prélevée dans des magazines, et les fait voir autrement. On ne peut séparer les deux, l'image du texte, puisque la vision de la première est conduite par le second. Et c'est justement ici le rôle des noms des îles du sud de l'Italie. Des îles où échouent en masse des naufragés immigrants clandestins. Ces noms viennent s'imposer avec une couleur rouge vif sur les photographies des mannequins d'origines africaine. Il s'agit alors d'un art dénonciateur, engagé politiquement pour dénoncer et alerter sur cette tragédie. Pour être sincère, je ne savais pas quoi penser face au travail de Sylvie Blocher avant de commencer, avec le groupe, à construire progressivement le sens de ses œuvres. J'ai pu également saisir les autres séries qui ne m'ont pas autant touchée que la précédente mais qui engageaient aussi ce rapport texte/image. La vidéo « *What is missing* » a apporté la vivacité des paroles et réflexions des australiens interviewés, le texte oral y devient incarné et l'image elle aussi devient vivante : un autre médium qui nous permet de comprendre le contexte de cette exposition quasi documentaire.

Maÿlis BERNARD

« Décodez les messages... »

Des mots, des images de magazines, des photographies, une vidéo... Quels messages Sylvie Blocher, veut-elle communiquer aux spectateurs ? Voici les questions que je me suis posées, dès l'instant où j'ai commencé à regarder cette exposition riche de sens. Une évidence : le désir de décoder pour comprendre et forger ma propre interprétation. Lorsque j'associais les images aux mots, chaque série devenait peu à peu cohérente. J'ai pu remarquer essentiellement des portraits, mettant souvent la figure humaine au centre de l'œuvre. L'artiste traite de sujets sensibles, évoquant l'homme confronté aux problèmes sociétaux et culturels de notre histoire. Des mots choc, violents et forts, comme « mort » ou « sang » ont attiré mon attention dans cette exposition. Les images m'ont interpellée plus que la vidéo. Elles transmettaient un message que je déchiffrais de manière ludique, contrairement à la vidéo de témoignages. Un travail iconographique et textuel interpellant.

Romain BOURÉ

Une médiation type

La visite de l'exposition de Sylvie Blocher met en évidence un lien, celui qui peut se construire entre écriture et image. Il y a une rencontre entre les deux et une sorte d'union.

L'artiste tente de centrer son travail sur l'esthétisation des mots et des maux.

Elle veut donner à voir ce qui ne peut être vu et créer une sorte de bande sonore des images. L'écriture devient presque oratoire et vient exprimer ce que les images seules ne peuvent transmettre.

La notion de détournement d'images est importante dans l'exposition puisque

l'artiste utilise entre autres comme support des photographies de magazines qu'elle caviarde de mots.

Le travail se veut critique, il revendique de donner la parole aux images, toutefois les procédés d'accrochage entravent une bonne compréhension et une lecture fluide. La qualité des sujets traités et de ce qui est exposé est malheureusement affaibli en raison d'une scénographie inégale dans la distribution des espaces et la mise en visibilité (lisibilité des cartels).

En fait, cette exposition est pour moi une sorte d'exemple type de médiation où les procédés d'accrochage sont normalisés et très, trop, conventionnels (cadres noirs, alignés..). C'est dommage.

Siham CHARAF

Change your mind...

Cette exposition, qui a été une réelle surprise pour moi, m'a à la fois rendue triste à cause du sujet dont elle traite, mais m'a aussi mis du baume au cœur : elle m'a redonné cette illusion que les êtres humains sont encore conscients de leurs actes et que s'ils le veulent, ils peuvent changer les choses, même si parfois cela me semble trop tard (me concernant, je pense que c'est trop tard car tout ce qui a été cassé ou mort ne peut être réparé). L'espèce humaine, en raison de son avidité, a été jusqu'à un point de non retour par rapport à cette planète qui l'a engendrée et qui lui a permis de survivre, mais surtout envers sa propre espèce qu'elle tyrannise et persécute depuis toujours.

Tout le long du visionnage vidéo, des témoignages d'aborigènes mais aussi de blancs. Chacun se livre en toute franchise et toute humilité, partage son vécu, ses peines, ses rêves, ses désillusions, ses espoirs, sa vision de ce monde : celui qui a

été, celui dans lequel il vit et celui qu'il s'imagine qu'il pourrait être sans ce manque de tolérance.

La série de photographies montre bien la violence de ces mots : "Je ne suis pas prêt" grossièrement écrits en rouge criard. Elle dépeint des séquelles que l'intolérance a laissées.

Cette exposition était très riche. Riche en prise de conscience, en émotion, en partage, cette exposition invite à faire de même entre nous quelle que soit notre appartenance religieuse, sociale ou autre. Au lieu de se diviser et de se faire du mal, elle invite à s'unir, à unir nos forces.

CLAVIJO Maria Camila

Rêves d'or

Dans l'exposition visitée à la Galerie Michel Journiac, il y avait une série de photos qui a très fortement attiré mon attention : la série de trois pièces où il y avait trois portraits de trois enfants, un enfant sur chaque photo. Ils devaient avoir approximativement entre neuf et treize ans. Chaque enfant était portraituré avec un masque collé sur le visage, par-dessus la photographie, et chacun était habillé avec un t-shirt de football du club anglais *Arsenal*.

Ces trois photos me rappellent mon frère qui est adolescent. Toute sa vie il a tellement admiré les joueurs de football qu'il joue au football dans une académie professionnelle, son rêve étant de devenir un joueur de football, lui aussi professionnel. Cette œuvre reflète la grande influence des joueurs sur les enfants, car pour eux, l'image d'un footballeur est aujourd'hui celle d'un Super héros. On place les footballeurs sur un piédestal : d'où le fait qu'ils incarnent ces Super héros, notamment aux yeux des enfants, impressionnables. Et les Super héros ont des « super pouvoirs » et sont des modèles à suivre.

Les masques qui cachent complètement les identités des petits photographiés rend les enfants anonymes : ils pourraient être de n'importe quelle nationalité, de n'importe quel pays. L'anonymat donne un aspect universel au problème dénoncé, l'emprise du football et sa marchandisation, et en même temps à l'œuvre de l'artiste. L'encadrement noir souligne subtilement la composition des portraits de ces enfants qui déjà rêvent d'or.

Lou DANTENY

Living Pictures et camouflage

Dès l'entrée de l'exposition, nous sommes happés par le grand écran qui passe en boucle l'installation vidéo *What is Missing* (2010) de l'artiste Sylvie Blocher. La mise en scène de cette vidéo m'a autant interpellée que son contenu. Les personnes filmées étaient placées devant un fond recouvert d'un motif « camouflage » qui répondait au vert du mur sur lequel était projetées les images. J'ai trouvé que l'aspect esthétique de l'installation contribuait à attirer le spectateur ; nous avons d'ailleurs visionné entièrement la vidéo. La seconde pièce de la galerie contenait entre autres une série d'images provenant de magazines de mode mettant en scène des mannequins noirs. Des mots à la typographie accrocheuse étaient inscrits dessus. Il y avait un rapport très subtil entre les images et le lettrage, et j'ai apprécié la force de cette œuvre qui était très critique. L'ensemble de l'exposition était fort intéressant du fait que chaque œuvre poussait le visiteur à se questionner sur son sens, sa signification.

Mali DIABY

« What is missing... »

L'exposition de l'artiste Sylvie Blocher est intéressante dans le sens où elle laisse une grande part d'interprétation au spectateur. Dès l'entrée, celui-ci est interpellé par une vidéo. A priori, rien de plus que des personnes lambda parlant face à une caméra. Le spectateur écoute, ne comprend pas, se déplace. Dans une deuxième salle, les images tatouées tournoient autour du spectateur. Des onomatopées, de la couleur, de la violence, le spectateur est perdu et captivé. Première série, celle qui pourrait faire référence à la maltraitance des enfants. Ces images d'enfants dans des positions saugrenues, giflées d'un coup de pinceau vulgaire, agressif, noir. Deuxième série, celle d'un garçon revendiquant haut et fort, le fait qu'il ne soit pas prêt. Mais prêt à quoi? La question reste en suspens. Troisième série, un gang de faux super héros des rues. L'innocence de ces enfants semble mise à l'épreuve. Le masque recouvrant la quasi totalité de leur visage en dit long sur ce à quoi nous ne voulons pas faire face. Dernière série, celle d'une brochette de mannequins noirs, eux aussi caviardés de peinture flou rouge orangée. Signification? On l'ignore. Un refus de donner une once de notoriété et de reconnaissance à cette « minorité », une rébellion ? Pour finir, le spectateur revient dans cette première salle, celle avec la vidéo. Une demi-heure, une grande demi heure où le spectateur regarde ces personnes ordinaires parler de « ce qui manque ». Ces instants sont beaux, simples et remplis d'émotion. Malheureusement la redondance et la fixité lassent un peu le spectateur au bout de quinze minutes : serait-ce qu'il faut ce "trop" pour faire vivre "ce qui manque" ?

Remi DURANTIS

Du mot à l'image

« *Ce qui manque* », est le nom de la récente exposition de Sylvie Blocher

à la salle Journiac. Cette exposition est composée d'œuvres utilisant deux supports différents : des supports photographiques pour une partie, plus particulièrement des photos de magazine, puis le support vidéo pour une autre partie.

La partie photographique traite le thème de l'enfance et dénonce l'immigration dans le monde.

À travers ses séries photographiques, l'artiste montre un statut réservé à l'enfance, que ce soit par l'évocation du mythe du super héros grâce aux masques que portent les jeunes sujets photographiés, ou par l'utilisation des maillots de football revêtus par les enfants : ce qui tend à souligner l'uniformisation créée par une certaine culture médiatique et sportive. Le port des masques, quant à lui, installe l'anonymat au détriment des personnalités.

Ensuite en détournant des photos de magazine de mode où les modèles sont des noirs, Sylvie Blocher met en évidence les problèmes de l'immigration actuelle : elle étale à la main sur les images, en rose fluo, le nom des camps de réfugiés en Europe (Lampedusa, Dunkerque, Calais, ...). Cette couleur est vraiment caractéristique du monde de la pub ou de la presse à scandale en ce qu'elle permet d'insister visuellement sur des faits graves. Il y a une articulation visuelle entre les mots et les images. On retrouve cette problématique dans la vidéo de la seconde partie de l'exposition, mais les mots n'y sont plus exhibés, ils sont dits. Sylvie Blocher met en scène des inconnus (des millionnaires, des chercheurs ou des personnes d'une même communauté) racontant différents faits de leurs vies. Les plans montrent la même personne dupliquée comme en situation de jumeaux. L'une des deux parle, alors que l'autre ne fait que réagir aux paroles, réactions physiques par le mouvement de son corps ou par différentes expressions. Le travail de Sylvie Blocher a été de rendre la parole aux images, que ce soit par la photo ou par la vidéo.

Bertha ESPINOZA LÉON

Autour d'un manque ?

L'exposition présentée est organisée en trois temps ou parties qui tournent autour du même sujet : ce qui manque... L'artiste fait une critique de la société de consommation et cherche à exprimer les relations qu'entretiennent les humains par rapport à notre temps et à notre environnement social.

Dans la première partie de l'exposition on peut voir, en guise d'introduction, un diptyque photographique qui montre le portrait d'une jeune fille. Elle porte un t-shirt sérigraphié avec une phrase qui pourrait nous faire comprendre le sentiment général des jeunes face à leur avenir : la confusion et la peur. Puis on passe ensuite au second volet de l'exposition, celui qui s'impose le plus : la vidéo. En 1992 l'artiste amorce un tournant, elle arrête la production des objets plastiques et choisit alors de travailler avec ce qu'elle nomme les « matériaux dangereux », c'est-à-dire avec des personnes inconnues, qu'elle rencontre suivant différents protocoles. La vidéo montre les témoignages d'australien avec qui l'artiste s'entretient. Ces personnes expliquent ce qui pour eux manque dans l'identité (contrastée) de leur pays.

La petite salle abrite le troisième volet, y sont exposés des montages constitués à partir d'images prélevées dans des revues de mode. Sur ces images l'artiste intervient avec de la peinture ou des collages, de façon à mettre en évidence les contradictions inhérentes au type de revue utilisé (Mode) et aux modes de vie parfois terrifiants qu'offre la société mondialisée.

Par ces biais, elle souligne l'irréalité des personnages photographiés et ce qui leur manque pour être ramené dans le réel.

Charlène LAFORÊT

Question d'interprétation

Le point fort de cette exposition me semble incontestablement résider dans la deuxième partie. Une petite salle présente des œuvres picturales qui engendrent, de mon point de vue, une ambiance pesante. Je n'y suis pas indifférente mais je ne saurais expliquer pourquoi. Les matériaux utilisés semblent pauvres car les supports sont des pages de magazine. Cependant les œuvres sont encadrées et placées selon des codes classiques d'exposition. Cette question du dispositif de présentation de l'objet d'art retient mon attention car je m'intéresse à la perception de l'œuvre en fonction de son insertion dans le contexte. De plus, le thème qui se dégage des images proposées est clairement contestataire. Je découvre deux séries de photographies, d'enfants et d'individus à la peau noire, qui sont statiques et n'expriment aucun sentiment. À cela s'ajoute une répétition du mot "mort" par exemple, ou des noms de camps de réfugiés pour les adultes noirs, écrits à même sur les images. Une atmosphère singulière se dégage. Toutefois, la plasticité de ces créations est évidente, notamment à travers la composition des calligraphies en surimpression et les choix des couleurs que je trouve très attrayantes. Cette exposition soulève des problèmes qui sont implicitement exprimés, je m'en rends compte, mais je me demande si j'ai su interpréter correctement tous les codes...

LAVAL Ariane

Identité et identités

L'exposition de Sylvie Blocher, *Ce qui manque*, présente plusieurs détournements de photographies de mode. Ces photographies composent différentes séries en fonction de la manière dont elles sont traitées et réutilisées.

De l'enfant grandissant qui s'adresse à son père tout au long de sa vie, en passant par des adolescents portant des masques de super-héros, jusqu'aux clichés de

mode utilisant des hommes noirs sur lesquels sont écrits en orange fluo des noms de camps de réfugiés, l'artiste pose ici une question d'une importance capitale et bien souvent soulevée dans l'histoire de l'art : la question de l'identité, individuelle et sociale, de l'identité nationale également, qui contribue à nous façonner et dont nous sommes tous dépendants. Il s'agit de l'histoire de l'humanité, des peuples et des gens, des migrations et des appartenances, histoire qui nous touche tous, peu importe nos origines, notre culture et notre éducation

Lola LAVIEILLE

Entre mots et images

Dans l'exposition de l'artiste Sylvie Blocher à la Galerie Michel Journiac, une des séries exposées m'a interpellée plus que les autres : « *Détournement des i-D Magazine n°315* ». C'est une série de cinq pages tirées d'un magazine de mode où l'on peut trouver des photographies de mannequins noirs, sculptés par la lumière grâce à leurs corps huilés et luisants. Sur ces représentations de corps apprêtés et artificiellement brillants, sont apposées des écritures en majuscules orange fluorescent qui découpent en séquences courtes les noms de camps de réfugiés comme Calais, Sangatte ou encore Lampedusa. Ces noms de camps nous frappent d'abord par le découpage choisi qui les fragmente en séquence ; et par la couleur qui rappelle très facilement les bouées de sauvetages portées par certains immigrés sur les bateaux où ils ont trouvé refuge en fuyant leurs pays. Il y a une relation d'opposition entre des hommes à priori en bonne santé, en train de poser pour des vêtements de luxe et ces réfugiés qui risquent de perdre leurs vies en traversant la Méditerranée dans des conditions inhumaines, ceci afin de rejoindre un pays où ils seront en sécurité. Je trouve cette série très forte, tout comme le message qu'elle exprime grâce à l'esthétique que l'artiste développe et qui réside essentiellement dans sa façon de positionner les images et leurs surimpressions.

Samuel LORRAIN

L'enfance de la mode

Des extraits de magazines tachés, apposés l'air de rien, laissent libre cours à des rapprochements imagés : « Oui Papa », « Il est mort ». Nous sommes face à des photographies sombres et épaisses destinées à présenter une nouvelle mode pour enfant ; morbide. Les enfants sont habillés comme des stars : pantalons en toile, veste en velours ainsi que chemise et cravate, posant nonchalamment devant des papiers peints kaléidoscopiques et hallucinés. Tout cela paraît bien étrange, comme sorti des couloirs de *Shining*. Les écritures noires, méchantes, évoquent à la fois l'enfance en tant que telle dans la mesure où elles sont réalisés avec les doigts, mais la couleur, la matière et le texte, ainsi que leur position haute sur l'image, englobant les enfants et les landaus, relèvent plutôt d'un mauvais rêve. Ou bien serait-ce l'ombre des parents qui ont accepté que l'on prenne leurs bambins pour servir de présentoirs ?

Nous sommes face à un viol ou à un meurtre. Celui d'une innocence aux couleurs jadis pastels qui ne peut plus avoir de place, étouffée qu'elle est par un souci de performativité toujours plus fort.

En même temps : que dire de ces poucettes ? D'après le texte « Il est mort », ils figurent tels des cercueils, ironiques. Mais, on se demande aussi ce qu'il y a à vendre. Les poucettes ont aussi leur mode, ou alors, ce sont les enfants eux-mêmes que l'on vend pour de futures séances de shooting....

Lucilia PEREIRA-SALVADOR

Un fond camouflé

La Galerie Michel Journac présente le travail de la vidéaste française Sylvie Blocher. Différents type de travaux de l'artiste y sont exposés : un travail photographique, ainsi qu'une œuvre créée par détournement d'images de magazines, puis une vidéo installation. Il semblerait que dans ses œuvres Sylvie Blocher travaille et détourne les images de façon à ce qu'elles aient un impact sociologique.

L'installation vidéo qui nous est présentée s'insère dans la série de vingt deux installations vidéos sous le nom de *Living Pictures*. Il s'agit ici d'une installation qui s'intitule *What is missing* (2010), où l'artiste interroge un groupe d'individus australiens. La vidéo est filmée et présentée de façon particulière : les inconnus sont filmés de face, sur un fond textile type motifs de camouflage militaire, et leur image est multipliée par deux. Ils répondent à des questions sur l'identité nationale, ce qu'elle est, ce qu'elle devrait ou pourrait être. Il y a une certaine délicatesse dans cette vidéo et dans la façon dont elle montre ces personnes qui s'ouvrent à nous, publics qui les visionnent.

Axelle ROSTAND PLANTEC

What is missing? What do I miss? Qu'est-ce que je rate?

Quatre murs repeints dans un profond vert kaki encadrent la projection de la vidéo-installation de Sylvie Blocher. Le dispositif mis en place pour la galerie Michel Journiac met d'entrée le spectateur dans un état d'alerte.

Dans cette vidéo les images se disputent sans cesse aux discours, laissant le spectateur articuler les premières aux seconds dans des allers-retours infinis.

Mais pourquoi ce fond camouflage ? Sommes-nous en temps de guerre ?

Questionnement renforcé par le discours d'un petit nazillon, un peu trop mignon pour être réellement effrayant.

Pourquoi ces personnages jumelés ? On ne peut s'empêcher là encore, dans un incessant va et vient, de tenter de différencier l'un de l'autre.

Et qu'en est-il du sujet ? Que veut-on nous faire comprendre ? Les banlieusards seraient-ils tous incultes, racistes et insensibles ?

Mais très rapidement l'œuvre reprend le dessus et l'on s'attache à ces doubles personnages, les regardant avec la même tendresse ou la même gêne que celle avec lesquelles ils se jugent eux même. L'image très soignée leur confère à chacun une présence imposante tandis que le discours se fait plus abstrait et devient poétique. La caméra particulièrement tendre de Sylvie Blocher nous fait entrer dans l'intimité de ces habitants de l'autre bout du monde et saisir un petit morceau de leur histoire. Pour mieux saisir la nôtre ?

Série Calais

Sang Atte, Lamp Edusa, Ca Lais! Quand ces mots tranchés au couperet viennent recouvrir les torses taillés dans l'ébène de sublimes mannequins de papiers glacé, Sylvie Blocher met le doigt (trempé dans la peinture orange fluo) là où ça fait mal. Quelle est cette société qui ne donne à voir que l'image idéalisée de l'étranger ? Celle de l'esclave africain sorti de son champ de coton pour faire la pub de tous ces purs produits de consommation fabriqués de ce même coton certainement par un autre esclave dans un autre ailleurs. Cette société de la mondialisation qui rejette ses émigrés sur les rivages d'une île de Sicile plus morts que vifs quand elle ne les cache pas dans ces camps du pas de Calais.

À ceux là , Sylvie Blocher envoie une bouée de sauvetage en forme de lettres orange Fluo pour qu'enfin on les remarque avant qu'ils ne soient définitivement engloutis.

Jérémie SAVARIT

Manières de faire

L'exposition est organisée en trois espaces, avec trois procédés d'exposition et médiums travaillés. Les différents sujets traités et présentés dans l'exposition sont classables dans deux registres ou dimensions.

Une dimension documentaire, photographique et vidéo-installation, cherchant à recueillir des témoignages et histoires, visant à nous immerger, à nous faire ressentir la réalité à laquelle certains habitants de banlieue peuvent être confrontés, les maux de la société contemporaine, les torts faits à certains dans le passé, les regrets des populations issues de quartiers populaires Australiens.

Par le mode d'installation et le médium travaillé, l'artiste travaille à fondre dialogue formel et visuel avec le contenu et les problématiques documentaires.

Le travail de Sylvie Blocher possède aussi une dimension plus graphique, puisqu'elle réalise des détournements d'images issues de magazines de mode, d'images publicitaires et sportives. Elle les modifie manuellement à l'aide de peintures, feutres ou crayons., visant ainsi à donner à l'image un nouveau sens, ou une autre utilité. En détournant ces objets de communication, en les «maquillant», elle instaure un passage du monde de la communication à la sphère artistique. Ceci dans l'optique de transmettre des visions et des messages à propos de la société contemporaine, et d'une manière qu'on peut dire alternative, instinctive, voire même militante.

Charlotte TCHAIKOVSKY

La mode / le treillis

La Galerie M.J. révèle le travail de Sylvie Blocher : *Ce qui manque* (2010) et les *Living pictures*, œuvres qui toutes deux posent des questions d'ordre social autour d'injustices locales et mondiales.

C'est dans le détournement des photographies de mode qu'une partie des images exposées prend sens. Un travail critique qui, en détournant les images de leurs fonctions initiales, change les statuts de ces magazines pour rappeler des réalités existantes, comme les camps de réfugiés (leurs noms sont écrits sur les photographies) : hésiter pour une paire de chaussures Gucci ou Dior paraît alors bien vain, voire cruel étant donné les contextes de production. On est rappelé à l'ordre du réel, dur et douloureux, que cachent les images lustrées des pages de mode. Une importance majeure est conférée au problème de l'identité puisqu'on le retrouve dans chacun des travaux artistiques. Ce qui fait ressentir avec acuité le besoin de contacts avec les personnes du monde.

Dans la vidéo, il est précisément question d'une confrontation avec des interlocuteurs australiens, issus d'une banlieue, et qui « se » parlent face aux publics que nous sommes. Sylvie Blocher interroge ces personnes sur ce qui leur manque dans leur quotidien ou leur lieu de vie. « Ce qui me manque », dans la vidéo, ce sont les questions essentielles posées par Sylvie Blocher afin de comprendre les réponses et l'intérêt de l'arrière-plan aux motifs type treillis militaire, pourtant bien mis en évidence.

Clémentine VIGIER

Une exposition déconcertante mais qui touche

En arrivant dans la galerie, j'ai d'abord été interpellée par l'installation vidéo, *Living Pictures*. Sylvie Blocher interroge ici l'identité de divers inconnus d'une banlieue australienne par l'intermédiaire d'une question, qui donne son nom à l'exposition : "*What is missing?*". À travers le dispositif mis en place, l'artiste touche à la question intime de la "brèche identitaire".

Dans une petite salle, on découvre plusieurs séries de photos que l'artiste a détournées de magazines pour y écrire des messages, d'un coup de pinceau agressif ("je suis pas prêt", "il est mort" etc.). De ces images se dégage une brutalité déconcertante, et la confrontation des écrits et des images nous laisse sur des interrogations. Ces images "lisses" de magazines prennent alors un tout autre sens : elles gagnent d'un coup en brutalité et en efficacité. Sans même que l'on comprenne vraiment le sens profond de certaines interventions plastiques (que veulent dire les mots inscrits à la peinture orange fluo sur ces mannequins noirs ?) ces images déconcertantes arrivent à nous toucher.